# Einar Tangen : la nouvelle stratégie économique chinoise face au piège idéologique occidental

Einar Tangen est chercheur associé à l'Institut Teihe et au CIGI. Le Substack d'Einar Tangen : https://substack.com/@asianarratives Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : https://glenndiesen.substack.com/ X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : https://www.patreon.com/glenndiesen Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : https://gofund.me/09ea012f Achetez des produits dérivés Diesen : https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok Livres du professeur Glenn Diesen : https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL 00:00 Présentation d'Einar Tangen et du cinquième plénum chinois 02:40 Lutte contre la corruption et question de la légitimité politique 08:10 Gouvernance prescriptive ou gouvernance axée sur les résultats 13:27 Politique occidentale, planification et promesses récurrentes 21:30 Certitudes idéologiques ou volonté d'apprendre 25:10 Le tournant de la Chine vers des gains partagés et le développement social 31:31 Droits environnementaux, consommation et petites entreprises 34:25 Outils numériques et ouverture des marchés internationaux aux PME 38:15 Productivité liée à l'IA et perspective de semaines de travail plus courtes 42:07 Marchés, extraction et investissement public 44:37 Alternatives au dollar, dette américaine et vulnérabilité économique

## #Glenn

Nous revoici. Nous recevons aujourd'hui Einar Tangen, chercheur associé à l'Institut Taihe ainsi qu' au Centre pour l'innovation dans la gouvernance internationale. Il anime une excellente publication sur Substack, Asian Narratives, que je vous invite à découvrir. J'ai mis un lien dans la description. Merci donc d'être de nouveau avec nous dans cette émission.

## #Einar Tangen

Glenn, c'est un plaisir d'être ici. Je regrette simplement que, dans les circonstances actuelles, vous soyez malmené par des gouvernements qui cherchent à vous déshumaniser et qui vous critiquent simplement parce que vous portez un regard honnête, en historien, sur ce à quoi nous sommes confrontés aujourd'hui. Et malheureusement, c'est une tendance dont nous pourrons peut-être parler plus tard.

## #Glenn

Oui, j'allais justement dire qu'il y a, je crois, un parallèle intéressant à faire ici. Pendant la guerre froide, quand la situation économique était meilleure, du moins, et que l'Occident avait davantage confiance en lui, cela se traduisait souvent, je pense, par une vie politique plus stable et une plus grande assurance en matière de liberté d'expression, entre autres. Je crois que c'est un luxe. Quand les pays traversent des périodes difficiles, beaucoup de ces principes ne peuvent plus être défendus, semble-t-il. Et c'est aussi l'une des raisons de la panique actuelle. Bien sûr, il y a des guerres, une guerre en Europe. Mais une autre raison, c'est la prise de conscience, en Europe, qu'elle n'a plus vraiment cette compétitivité économique. Et sans modèle économique clair, les modèles politiques sont remis en question. La sécurité s'en trouve affaiblie.

Je veux dire, l'incapacité des Européens à être vraiment compétitifs conduit aussi les États-Unis à se désintéresser davantage du continent, ce qui signifie que l'Occident se fragmente. On voit donc beaucoup de variables différentes qui sont liées entre elles. Et bien sûr, cela touche aussi les libertés fondamentales, qu'on ne peut apparemment plus défendre quand la situation devient tendue. Mais je voulais commencer par un sujet connexe, quoique légèrement différent : ce qui se passe là-bas, en Chine. Le cinquième plénum chinois vient de s'achever. C'est une réunion politique du Comité central chinois, généralement associée à la stratégie économique à long terme du pays. Et vous êtes sur place, à Pékin, alors je me demandais : qu'en retenez-vous ? Qu'est-ce qui change ? Et à quoi peut-on s'attendre pour l'économie chinoise à l'avenir ?

## #Einar Tangen

D'accord, il y a beaucoup de choses à analyser là-dedans. Le plénum se termine justement aujourd' hui, donc nous devrions en savoir plus prochainement. Mais dès le départ, il est très clair que le parti mène un travail d'introspection, ce qui ne se fait pas dans d'autres pays, comme vous l'avez expliqué. Au lieu de réfléchir aux décisions qui ont été prises et à ce qu'il faut faire pour avancer, on se contente de réagir en disant : « Quiconque n'est pas d'accord avec moi doit être sévèrement puni. » C'est donc une vision très différente, qui montre les différences d'approche et de style entre la Chine et le reste du monde. Et je ne dis pas que les autres pays devraient copier la Chine. Je ne pense pas que ce soit possible. La Chine a un contexte culturel et historique différent, qui ne correspond pas à celui de l'Occident.

Mais il faut vraiment mener une réflexion à Washington et au sein de l'Union européenne. Je veux dire, au lieu d'essayer de comprendre ce qui se passe, on a droit à ces réactions épidermiques, comme vous le dites, et les statistiques le confirment. Au cours des douze dernières années, le nombre de journalistes emprisonnés a triplé. Avant, la liberté de la presse, vous savez, dans les classements des pays, c'était autour de soixante-dix pour cent. Aujourd'hui, c'est un pour cent. Il y a eu plus de journalistes tués à Gaza au cours des deux dernières années que pendant la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale et toutes les guerres qui ont suivi, réunies. Et pourtant, vous savez, ce qu'ils veulent, c'est étouffer toute contestation.

Ceux à qui ils font ça, ce sont justement ceux qu'ils devraient écouter, ceux qui demandent : « Y a-t-il d'autres façons de faire ? » Alors, quel est le lien avec Pékin ? Pékin se concentre sur les affaires intérieures. Ce n'est pas une question de presse, même si le message qu'ils font passer les préoccupe beaucoup. Et le message, en ce moment, c'est qu'ils doivent montrer l'exemple. Donc, ce qu'on a vu ici, c'est que ce Comité central compte trois cent soixante-douze personnes : un peu plus de deux cents membres titulaires, et puis des membres suppléants. Et c'est un comité très important. Il relève du Parti, et ses membres sont chargés de fixer les orientations. Et il faut se rappeler que la Chine comporte deux volets.

Il y a le gouvernement, c'est-à-dire le Conseil des affaires d'État, et ainsi de suite. Et puis, il y a le volet législatif et le Parti. C'est ce qui nous intéresse aujourd'hui. D'emblée, ils ont donc été très offensifs dans la lutte contre la corruption. Beaucoup de gens me disent toujours : « Ah, mais non, ce ne sont que des luttes de pouvoir. » Et moi, je réponds : « N'importe quoi. Toutes ces personnes sont condamnées parce qu'elles ont touché de l'argent et utilisé leur influence pour s'enrichir. » Là, on n'est pas aux États-Unis. On ne ferme pas les yeux là-dessus. Si vous vous livrez à ce genre de pratiques, vous vous ferez prendre et vous serez puni. Peu importe votre rang dans la hiérarchie. Et c'est le message que la Chine envoie.

Pour aller de l'avant, il faut avant tout avoir confiance dans le parti. Le parti doit donc agir, il doit montrer l'exemple. Et il ne peut le faire que s'il n'est pas corrompu. Alors, même s'ils sont aux prises avec de nombreuses difficultés — l'immobilier, la dette, surtout celle des collectivités locales, les efforts pour stimuler la consommation —, le fait est qu'aucune de ces politiques ne sera légitime si le gouvernement lui-même ne l'est pas. Et c'est l'une des choses qui font défaut aujourd'hui, aussi bien en Europe qu'en Amérique. On ne se demande pas du tout si l'on représente les valeurs et les besoins de la population. On se demande simplement : comment utiliser le pouvoir pour masquer le fait qu'on n'a aucune idée de ce qu'on fait ni de la direction qu'on prend ?

## #Glenn

Oui, je pense que c'est un point important. Je dis souvent que l'une des choses que nous allons découvrir, du moins en Occident, dans les mois et les années à venir, c'est qu'on part du principe que, parce qu'on organise des élections et qu'on se présente comme des démocraties libérales, la légitimité restera acquise, quoi qu'il arrive. Les dirigeants ne pensent pas à la nécessité de renforcer leur légitimité, ni au fait qu'ils peuvent la dilapider.

Je pense que cette hypothèse conduira à des erreurs de calcul, parce qu'avec toute cette instabilité économique, politique et sociale, cette mauvaise gouvernance et ce fossé entre les élites et la population, le problème de légitimité va s'aggraver. Et généralement, on me répond : « Mais non, non, nous sommes une démocratie libérale. C'est le peuple qui a choisi le gouvernement. » Mais, vous savez, remontez deux cents ans en arrière et lisez le deuxième tome de Democracy in America,

d’Alexis de Tocqueville. Il y consacre justement un chapitre au despotisme démocratique, dans lequel il aborde ce problème très précis. Et j’aimerais vraiment que nos dirigeants lisent ce texte, parce que, vous savez, il faut tout de même espérer une certaine stabilité pour l’avenir.

## #Einar Tangen

Glenn, je suis tout à fait d’accord avec vous. J’ai écrit un essai là-dessus, sur la différence entre une gouvernance prescriptive et une gouvernance performative. Le principe prescriptif, c’est exactement ce que vous avez dit : du moment qu’il y a une urne et qu’on fait semblant de garantir la liberté d’ expression — même si, de toute évidence, votre cas montre bien que ce n’est pas la réalité. Et les statistiques montrent qu’aujourd’hui, la liberté d’expression recule dans le monde. Mais tant qu’on fait semblant de respecter ces valeurs, cela légitime tout ce qu’on fait, qu’on soutienne un génocide à Gaza ou qu’on encourage des guerres sans fin, en investissant des sommes illimitées dans les armes et la guerre plutôt que, vous voyez, dans les infrastructures et la population.

C'est donc une façon de faire. Et je suis tout à fait d'accord avec vous. C'est bien. L'approche de la Chine repose sur les résultats. Et cela nous ramène à cette question du plénum. Ils doivent obtenir des résultats. Il n'y a qu'un seul parti. Vous savez, on peut rejeter la faute sur une personne, mais au bout d'un moment, si rien ne change vraiment, cela ne permettra pas au parti d'échapper à ses responsabilités. Et il n'y a pas d'autre recours. Ils ne peuvent pas dire : « Eh bien, c'est la faute de l'autre camp. Vous n'avez qu'à voter pour eux. » Et c'est ce qu'on voit aujourd'hui. Enfin, vous savez, ce n'est pas la démocratie qui a échoué, d'accord ? C'est l'Occident qui a failli à la démocratie. Quand les gens ne votent qu'en fonction de leurs propres intérêts, il n'y a pas d'avenir.

Ce n’est pas possible. La majorité des gens disent simplement : « Je veux avoir plus d’argent dans ma poche aujourd’hui, et ce qui se passera demain, je m’en fiche. » On ne peut rien construire comme ça. On ne va pas investir dans l’avenir. On ne va pas consacrer de l’argent aux infrastructures, à l’éducation et à tout le reste, parce qu’on se sent lésé. On se considère comme une victime. On estime qu’on ne devrait pas être pénalisé. Tous les autres devraient faire un effort, mais pas soi. C’est ce mal qui ronge les démocraties occidentales en ce moment. Alors, je mets toujours cela en contraste avec le discours de la Chine, qui dit : « Nous devons être performants. Et pour être performants, nous devons être légitimes et obtenir des résultats. »

Il n’y a aucun autre pays au monde comme celui-là. Qu’on aime la Chine ou non, il faut comprendre son système. Chaque année, ils présentent un bilan. Ils doivent lire à voix haute, point par point, les engagements qu’ils ont pris l’année précédente, et dire s’ils les ont tenus ou non. Et cela s’inscrit dans un plan plus vaste. Ces plans quinquennaux s’intègrent dans des plans sur plusieurs années, sur plusieurs périodes de cinq ans, avec un horizon de cinquante, voire cent ans. Tout cela s’inscrit donc dans une continuité. Oui, ils font des ajustements. Mais ce que je veux dire, c’est qu’il y a un plan. Aujourd’hui, avec un mode de gouvernement prescriptif, un gouvernement arrive au pouvoir et fait tout ce qu’il juge important pour obtenir davantage de voix.

Malheureusement, ils ne règlent jamais les problèmes. Résultat : ils perdent le pouvoir à l'élection suivante, ou peut-être au bout de deux élections, et l'autre parti arrive et défait tout ce qu'ils ont fait. En quoi est-ce de la planification ? Comment un pays peut-il avancer comme ça ? Et pourquoi les dirigeants occidentaux ne réfléchissent-ils pas à cette question ? Pourquoi ne disent-ils pas : « Bon, il nous faut de meilleurs systèmes. Il nous faut des systèmes qui donnent des résultats. Il nous faut des indicateurs qui montrent que nous prenons effectivement soin de notre population » ? Pour moi, c'est ce que représente ce plénum. D'autres le critiquent et disent : « Eh bien, vous savez, il s'est débarrassé de plus de cent personnes au total, au sein du Comité permanent, du Bureau politique et du Comité central. »

Mais personne ne prétend que ces gens n'étaient pas corrompus. On dit simplement : « Bon, il s'est débarrassé de beaucoup de hauts responsables. » Eh bien, moi, je trouve ça très bien. Je pense que ça montre qu'ils font des efforts. Maintenant, il y a toujours des risques. L'appareil qu'on met en place pour se débarrasser des personnes corrompues devient malheureusement une bureaucratie. Il a ses propres indicateurs de performance. Et dans ces cas-là, le système même qui est censé aider peut aussi avoir des effets néfastes. Ça peut amener, vous savez, des agents à des échelons inférieurs à se dire : « Il faut que j'obtienne, vous savez, davantage de condamnations. Il faut que je récupère davantage d'argent. » Et là, le gouvernement central doit rectifier le tir et veiller à ce que ça ne se produise pas. Il y aura toujours de petits abus.

La question, c'est : est-ce que vous cherchez à améliorer le système ? Vous savez, la Chine suit sa propre voie. Et ça lui a très bien réussi. Je pense que les pays devraient chercher non pas à reproduire ce système, mais à obtenir les mêmes résultats. Comment prendre au sérieux la planification à long terme et l'avenir de sa population, puis traduire cela en actions sur lesquelles les deux camps, ou plusieurs camps, peuvent s'accorder ? Cette idée qui consiste à se dire, vous savez : « Moi, je veux ceci, vous, vous voulez cela, alors on va négocier un échange de bons procédés », ce n'est pas un plan. C'est de la politique. Et la politique, ça ne fonctionne pas, surtout quand le monde est confronté à de vrais problèmes, que nous avons nous-mêmes créés pour la plupart. Mais ça reste des problèmes, et la question est de savoir comment y faire face.

On semble être à bout de ressources pour faire face à la situation. Vous savez, on a un président des États-Unis qui passe de « Je vais les bombarder pour les ramener à l'âge de pierre » à « Un accord de paix se prépare », ou encore, vous savez, « Ils veulent vraiment un accord, mais ils ne le savent pas encore ». Enfin, c'est incroyable d'en être arrivé là. Personne ne devrait pouvoir regarder le monde aujourd'hui sans se rendre compte qu'on vit dans une sorte d'univers parallèle. Des dirigeants qui n'ont que dix pour cent d'opinions favorables. Quelqu'un comme Donald Trump, qui s'enrichit personnellement. Je ne lance pas d'accusations. Ce sont des faits. Ce n'est pas le genre de situation où l'on se dit : « Bon, alors, est-ce qu'il flirte avec les limites ou pas ? »

Non, il ne s'en cache pas du tout. Et nous savons qu'il a été condamné pour des crimes, que plus de trente femmes l'ont accusé d'agressions sexuelles. Voilà la réalité du monde. Il y a vingt ans, cela aurait été une plaisanterie. Aujourd'hui, c'est la réalité dans laquelle nous vivons. La Chine regarde

ça et elle est horrifiée. Les Chinois disent : « Nous ne voulons pas nous engager dans cette voie. » Et c'est là la grande différence aujourd'hui. Alors, quand on s'intéresse au plénum et à ce qu'il signifie pour l'économie, eh bien, la Chine a clairement expliqué ce qu'elle voulait faire. Elle a cette stratégie de double circulation qui, pour dire les choses simplement, consiste à attirer des investissements en développant son marché intérieur.

Donc, plus les internautes chinois dépensent — sans se ruiner ni, vous savez, accumuler les dettes sur leurs cartes de crédit —, plus il y a d'activité, d'opportunités et de ventes. Et ça va attirer les entreprises qui cherchent à élargir leurs marchés. À l'heure actuelle, la Chine est vraiment le seul marché stable au monde qui soit en croissance. Enfin, ce que j'entends dire, et vous aussi, j'en suis sûr, c'est que la Chine est au bord de l'effondrement. Bon, elle est en tête à l'échelle mondiale pour la fabrication de produits dont on ne peut pas se passer. Son taux de croissance est deux fois supérieur à celui des États-Unis, et trois à quatre fois supérieur à celui de l'Europe.

Mais qu'est-ce qu'on entend sans arrêt dans la presse ? Que la Chine est au bord de l'effondrement. Et ça fait trente ans qu'on nous raconte la même histoire. Ça ne change jamais. Vous savez, c'est comme Gordon Chang. Ça fait presque trente ans qu'il prédit l'effondrement de la Chine. Chaque année, il se trompe, mais ça ne l'empêche pas de revenir l'année suivante et d'affirmer avec assurance : « Cette fois, c'est la bonne. » Alors, on peut dire ce qu'on veut de la Chine, mais regardons les résultats. Et je pense que lorsque les gens commenceront à y réfléchir, ils auront une idée plus claire de ce qu'ils attendent de leurs gouvernements.

## #Glenn

J'ai remarqué, surtout dans les médias américains, que la couverture de la Chine commence à suivre le même schéma que celle de la Russie. Pour la Russie aussi, depuis vingt-cinq ans, on nous répète avec une grande constance qu'elle est au bord de l'effondrement. Enfin, au moins depuis deux mille un. Ça fait donc un bon moment qu'on fait ça. Si on met les gros titres côte à côte, on voit qu'on applique maintenant le même schéma à la Chine. Je me dis souvent que ça relève du vœu pieux : l' idée qu'à un moment donné, on reviendra à l'ordre naturel des choses, où les États-Unis dirigent le monde. Parce que si on choisit la période qui nous convient et qu'on regarde les cent ou deux cents dernières années, c'est bien l'ordre naturel des choses. Là encore, les gens ont tendance à choisir ce moment clé de l'histoire pour définir ce qui est normal, le moment où l'histoire a commencé. Mais ce que vous disiez sur la nécessité d'apprendre aussi un peu de la Chine — et pas seulement de la Chine, mais d'autres pays également —, ça ne veut pas dire les copier, mais regarder ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas.

Cela devrait pourtant trouver un écho dans l'expérience occidentale, parce que, dans la Grèce antique, les cités grecques étaient très décentralisées. Elles ont, pour l'essentiel, toutes essayé différentes formes de gouvernance économique et politique, et elles ont vu ce qui fonctionnait et ce qui ne fonctionnait pas. Elles pouvaient s'inspirer de ce qui marchait et, là encore, regarder un peu au-delà de leurs frontières. Les États-Unis aussi, à mon sens, se sont inscrits dans cette tradition

avec leur système décentralisé, organisé en États. Autrement dit, les États, vous savez, peuvent tous faire les choses différemment, et ils apprennent un peu les uns des autres. Ce qui est particulier à notre époque, je crois, c'est que nous avons tous ces principes universalistes.

Enfin, on avait déjà, vous savez, ces dogmes de la démocratie libérale, qu'on ne peut pas vraiment remettre en question. Et avec l'universalisme, on a déjà la formule. Fukuyama nous a expliqué exactement ce qu'il fallait pour bien gouverner. Et même quand tout ça s'effondre chez nous et qu' on voit des modèles plus compétitifs à l'étranger, c'est très difficile de se dire : « Bon, peut-être qu' on pourrait ajuster ceci ou changer cela. » Au lieu de ça, on s'y accroche, et la politique se réduit à une sorte de vœu pieux : bientôt, tout rentrera dans l'ordre. Mais ce n'est pas une stratégie. C'est juste Trump. Dès que Trump sera parti, on reviendra à la normale.

## #Einar Tangen

Non, non, non.

## #Glenn

Si vous vous souvenez de l'élection de Bush, George Bush disait : « Pourquoi Clinton se lance-t-il dans la construction d'États ? Nous ne ferons pas ça. Nous ne sommes pas le gendarme du monde, quand même. » Et puis, regardez ce que Bush est devenu. Et vous avez eu Obama, vous savez, il allait changer les choses. « Ce n'est pas comme ça que nous allons faire. Nous allons diriger en restant en retrait. » Puis vous avez eu Trump, vous savez, il allait mettre fin à toutes les guerres. Il allait être le président de la paix par excellence. Maintenant, il parle, vous savez, de commettre un génocide contre des nations entières. Biden, lui, allait être l'adulte dans la pièce. Alors, au bout du compte, on a l'impression que peu importe qui est assis sur le trône si la politique ne change pas.

Alors, je pense… Je ne sais pas si c'est une question d'universalisme ou de la façon dont vous voyez les défis. Parce que la dernière chose à laquelle je pensais, c'est qu'avec cette idée d'universalisme, on considère qu'on a déjà la formule gagnante, qu'on n'a besoin de rien changer. Et du coup, c'est aussi très difficile de s'adapter. Toute critique interne qui dit : « On fait fausse route. Il faudrait repenser tout ça en profondeur », est perçue presque comme une trahison envers l'humanité, envers ce postulat d'idéaux universels sur lesquels tout le monde s'est accordé, ce consensus. Si vous critiquez le modèle qu'on a en Occident, ce n'est pas comme si quelqu'un allait essayer de l' améliorer ou de rectifier le tir.

C'est que vous détestez l'Occident, parce que l'Occident se définit désormais par ces idéaux universalistes. Donc, oui, je pense qu'on est dans une impasse. Et je ne sais pas si c'est à cause de l'universalisme ou du manque d'autocritique, parce que c'était censé être la force de l'Occident : cette ouverture, cette capacité à laver notre linge sale en public. On voit ce qui ne va pas, et une fois qu'on l'a vu, on peut changer les choses. Mais en réalité, on ne peut pas parler de ce qui ne va pas, et on ne peut pas changer. Donc, voilà, désolé, c'était peut-être une petite digression. Je suis

d'accord. Mais quand il s'agit de la Chine, on parle de la centralisation du pouvoir. Et le pouvoir politique est effectivement très centralisé, mais l'économie est très décentralisée.

## #Einar Tangen

Oui. Ce que je voudrais ajouter, c'est qu'il y a deux pôles dans la façon dont les gens voient le monde. Il y a ceux qui veulent des certitudes, et la plupart d'entre eux vont se référer à un livre, que ce soit une Bible ou une Constitution, et affirmer que toute la sagesse de l'univers se trouve dans ce livre, sur cette feuille de papier ou dans leur système de croyances. Et quiconque s'en écarte est un hérétique. Et c'est exactement ce qu'on observe. L'Occident est devenu extrêmement idéologique, ce qui est assez ironique, parce qu'il a toujours dit qu'il n'aimait pas l'idéologie. Et il accuse d'autres pays, en visant surtout le communisme et le socialisme, de défendre des conceptions idéologiques qui ne pourraient pas réellement se concrétiser.

L'autre type de personne, c'est quelqu'un qui pense qu'on ne sait pas tout et qu'il faut tout adapter, qu'il faut continuer à apprendre parce que la vie évolue. Et ce sont ces gens-là qui font bouger les choses. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'absolutiste, convaincu que ce qu'il croit est juste, qui s' intéresse au changement. Non, ce qui les intéresse, c'est de revenir en arrière. Ils veulent revenir à une lecture originaliste, un peu comme aux États-Unis. Il y a une association de juristes qui s'appelle la Federalist Society, et ses membres se disent originalistes. Autrement dit, ils pensent connaître l' intention initiale des rédacteurs de la Constitution, et ils pensent que ces rédacteurs, même si c'était il y a deux cent cinquante et quelques années, possédaient toutes les connaissances et toute la sagesse nécessaires pour le milliard d'années à venir.

Et ils ne peuvent pas imaginer qu'il puisse y avoir autre chose. Et ils sont dans cette forme de nostalgie : « Il faut revenir en arrière. » Eh bien, voilà l'ironie. Ce mouvement est né du mépris et de la haine envers ce qu'on appelait la Cour Warren. La Cour Warren estimait que les Afro-Américains, les femmes et tous les autres méritaient d'être traités sur un pied d'égalité, que tous étaient des êtres humains et qu'il fallait veiller à ce qu'ils soient traités de la même manière. Elle défendait les droits civiques. Elle veillait à ce que les droits individuels soient protégés, à ce que les pouvoirs de la police ne puissent pas servir à réprimer la population.

Et les originalistes ont dit : « C'est une hérésie. » Littéralement, ils ont dit : « C'est une hérésie. Ça va à l'encontre de l'intention des rédacteurs de la Constitution, ça va à l'encontre de la Constitution, et il faut s'en débarrasser. » Et ils ont très bien réussi. Aujourd'hui, six juges de la Cour suprême sont membres de ce groupe ou y sont associés. Ils ont donc extrêmement bien réussi. Enfin, ce groupe a été créé quand j'étais en fac de droit. Quelqu'un m'a proposé d'y adhérer, et j'ai dit : « Mais vous êtes quoi, au juste ? » « Nous sommes originalistes. » Et je me suis mis à rire. « Original quoi ? Vous pensez que tout était déjà là ? » Et ils m'ont regardé.

## #Glenn

Mais cela renvoie à cette attitude fondamentale.

## #Einar Tangen

Alors, je ne dis pas que vous êtes dans un camp ou dans l'autre. Entre les deux, il y a toute une palette de nuances, où les gens se situent, vous voyez, ni d'un côté ni de l'autre, mais ailleurs. Mais je suis impressionné. Et si je suis venu en Chine et que j'y suis resté, c'est parce qu'ils voulaient apprendre. C'était évident. Quand je suis arrivé ici pour la première fois, en deux mille, la Chine n' était pas un endroit formidable. Il y avait beaucoup de poussière. Vous savez, le pays commençait tout juste à se développer. En deux mille un, ils ont rejoint l'OMC, et on a commencé à voir cette progression économique fulgurante.

Mais alors même que tout cela avançait, ils étaient tellement concentrés sur le développement économique que le développement social prenait du retard. Et il y avait des gens qui se sentaient exclus, coupés de la société. Ils travaillaient dur dans les villes pour construire des bâtiments, mais ils n'avaient pas le sentiment d'appartenir à ces villes qu'ils avaient eux-mêmes créées. Je parle des travailleurs migrants, mais aussi de ceux qui couraient après l'argent. Ils ressentaient un vide. Ils avaient de l'argent, mais ça ne semblait pas vraiment les rendre plus heureux. Ça leur apportait peut-être un peu plus de sécurité, mais c'était à peu près tout. Et je ne dis pas que tout cela est mauvais. Je dis simplement que c'était la réalité. Puis la Chine a changé de cap, et j'en attribue une grande part de responsabilité à Xi Jinping.

Il arrive au pouvoir en deux mille treize. Il lance les nouvelles routes de la soie. Il dit : « Nous allons nous soucier des gens. Nous allons éliminer l'extrême pauvreté. Nous allons veiller à ce que les fruits du progrès soient partagés, plutôt qu'accaparés. » Et c'est l'un des grands problèmes en Occident en ce moment. Vous savez, quand on regarde tous ces ultrariches, Elon Musk et les autres, ils veulent littéralement imposer leur volonté à la société. Ils veulent accaparer toujours plus de richesses. Vous savez, non content d'être l'homme le plus riche du monde, Elon Musk cherchait à fusionner ses entreprises. Ça semble être l'une de ses marques de fabrique. Il crée tout un tas d'entreprises, puis il les fusionne, et il s'enrichit encore davantage. Alors, au lieu d'avoir mille milliards, il en aura peut-être deux mille.

Mais est-ce que ça aide le reste de l'Amérique ? Est-ce que ça aide vraiment le monde qu'il accumule tout cet argent et qu'ensuite, il essaie de dicter la politique ? Ces dernières années, il a désormais officiellement injecté plus d'argent dans la politique américaine, du côté républicain, que ne l'a jamais fait la grande figure épouvantail des conservateurs. Waouh. Comment il s'appelle, déjà ? J'ai oublié… Le type qui, avec Bessent, a participé à l'effondrement du système financier de l'Asie du Sud-Est. Son nom me reviendra plus tard, au beau milieu de la nuit. C'était, vous savez, l'une de ces personnes que tout le monde accusait de vouloir créer un ordre libéral à son image. Et franchement, les chiffres sont tout simplement extraordinaires.

Donc, aujourd'hui, vous avez un système où ceux qui considèrent tout changement comme une hérésie empochent pendant ce temps l'argent. Ils ont fait main basse sur ces marchés. Bien sûr qu' ils ne veulent pas que ça change. Aux États-Unis, les principaux secteurs sont, en gros, contrôlés par deux ou trois prétendus concurrents. Et que font-ils ? Leur modèle, c'est de capter la valeur : pas de servir les gens, mais de leur soutirer le maximum. Et ils font ça sur le marché intérieur, puis à l' international. Tout cela repose sur une logique de jeu à somme nulle : soit c'est moi qui gagne, soit c' est vous, mais on ne peut pas partager. La Chine a une approche différente. Elle dit : non, ce n'est pas comme ça qu'on se développe.

Ce n'est pas stable. Ce n'est pas viable à long terme. Si je cherche à rester le roi de la colline, la seule chose dont je suis sûr, c'est que quelqu'un va essayer de me faire tomber, parce qu'il estime que j'ai pris une trop grosse part. Leur idée, c'est donc qu'on peut faire croître notre économie tout en faisant croître l'économie mondiale. Pourquoi ? Parce qu'elles sont liées. Plus les gens des autres pays ont d'argent, plus ils ont de revenu disponible, plus ils vont acheter de produits, et plus nous pouvons en produire. Plus ils peuvent se développer, mieux c'est pour la Chine. Pour eux, la clé, c'est donc d'agrandir le gâteau. Et cela nous ramène à cette session plénière. De quoi s'agit-il, au fond ?

Vous savez, si vous lisez la presse demain ou plus tard dans la journée, on vous dira : « Oh, c'était simplement Xi Jinping qui préparait son quatrième mandat. » Mais c'est passer à côté de l'essentiel : la Chine traverse une période de transformation très difficile, alors qu'elle cherche à répondre à des problèmes internes d'équité et à bâtir une société meilleure. Elle est confrontée à des difficultés liées à l'immobilier, à la dette des collectivités locales et au faible niveau de dépenses et de consommation de sa population. En même temps, elle fait face à des États-Unis très déterminés, qui ont, vous savez, déclaré ouvertement : « Nous voulons vous contenir. » Les Chinois font donc de leur mieux dans ces circonstances, mais ils estiment qu'ils doivent en tirer des enseignements.

Je n'entends personne à Washington dire qu'il peut apprendre quoi que ce soit des autres. Et peu importe qu'on soit démocrate ou républicain. Ils pensent toujours avoir réponse à tout. Et ça nous ramène à la raison pour laquelle je suis venu en Chine. C'est ce qui m'a le plus impressionné. Ce n' était pas les conditions matérielles. C'était le fait que tous ceux que j'ai rencontrés voulaient apprendre. Ils ne pensaient pas tout savoir. Et pour moi, c'est la marque d'un pays qui a de l'avenir. Voilà pourquoi je suis venu en Chine. Je me suis dit que s'il devait y avoir une renaissance de mon vivant, ce serait en Chine, parce que ça ne se produit que lorsque les gens veulent apprendre, pas lorsqu'ils savent tout.

## #Glenn

Oui, encore une fois, le danger, quand on pense avoir réponse à tout, ce sont les idéologies. Mais pour revenir plus précisément à la stratégie économique de la Chine, entre continuité et changement : la Chine a beaucoup insisté sur l'autonomie technologique et sur la nécessité de stimuler la

consommation intérieure. Est-ce qu'on assiste à une transformation, ou, vous savez, est-ce une révolution ? Au fond, quelle direction prend-elle, selon vous, et en quoi cela change-t-il par rapport à ses priorités précédentes ? Sans pour autant dire qu'elle abandonne nécessairement bon nombre de ses idéaux. Enfin, bon, d'accord, revenons au plan quinquennal qui a été adopté.

## #Einar Tangen

Qu'est-ce que ça disait ? Ça mettait les droits environnementaux sur le même plan que les droits contractuels. Il n'y a rien de tel en Occident. Et ils disent qu'en tant qu'être humain, vous avez droit à un air pur, à une eau propre, ainsi qu'à un environnement et à une éducation qui vous permettent de profiter de la vie. S'ils ont fait ça, c'est, encore une fois, parce qu'ils passent d'une logique où l'on dit simplement : « Nous voulons gagner plus d'argent », à une autre : « Écoutez, nous devons trouver les moyens d'avoir une société plus juste, meilleure et plus durable. » Ce n'est pas seulement de l'altruisme pur. Ils abordent la question de manière très pragmatique.

Si tout le monde en profite, vous savez quoi ? Il n'y aura pas de déstabilisation majeure. C'était vrai autrefois aux États-Unis. En mille neuf cent soixante-douze, soixante et un pour cent de la population faisait partie de la classe moyenne. Aujourd'hui, c'est cinquante pour cent, et ce chiffre continue de baisser. Et parmi ces cinquante pour cent, la plupart sont dans une situation extrêmement fragile et craignent de se retrouver en difficulté financière à tout moment, au moindre imprévu. Donc, oui, ils essaient de le faire. Maintenant, quels sont les obstacles ? Sur le plan intérieur, la Chine reste un pays relativement jeune. Elle se constitue en mille neuf cent quarante-neuf. À l'époque, elle n'a pas du tout d'économie moderne. Puis on arrive à mille neuf cent soixante-dix-neuf, et Deng Xiaoping commence à parler de choses très concrètes. Et, oui, c'est une bonne chose de gagner de l'argent.

Il faut utiliser les forces du capitalisme pour encourager les gens à être productifs. Et ça fonctionne pour la Chine, ça continue de fonctionner, et ça fera probablement partie de ses nouvelles pistes pour se développer et rendre ces gains plus importants. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des entreprises en Chine appartiennent à des petites et moyennes entreprises. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Alors, cette idée selon laquelle la Chine ne serait qu' une usine… Ces entreprises génèrent soixante pour cent du chiffre d'affaires total, emploient environ quatre-vingts pour cent de l'ensemble des salariés et représentent plus de quatre-vingt-dix pour cent des nouveaux emplois. La Chine tient donc beaucoup à exploiter ce potentiel. Et tout ça, c'est du capitalisme. C'est le jeu du marché.

Ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas de règles ni de réglementations pour s'assurer que ces marchés ne sont pas accaparés et que ceux qui pensent avoir le droit d'en tirer de la valeur doivent se battre pour y parvenir. Si vous connaissez un tant soit peu la Chine, vous savez que la concurrence y est féroce. L'idée, c'est donc d'utiliser cette force, mais de la porter à l'international. Avant, vous savez, pour une petite entreprise en Chine ou ailleurs dans le monde, se lancer à l'international, c'était impossible. Les lettres de crédit, les frais d'avocat, les frais bancaires, la compréhension des

réglementations locales… Tout cela rendait la chose quasiment impossible, sauf pour les très grandes entreprises, qui dominaient les échanges commerciaux.

Mais aujourd'hui, vous disposez de ces outils numériques, qui vous permettent de repérer des marchés sur Internet, d'utiliser les infrastructures logistiques existantes, actuellement en cours de modernisation, pour y acheminer tout ce que vous souhaitez vendre, et enfin, de plateformes de paiement qui vous permettent de vous faire payer. Cela dit, il manque encore certaines choses. Et ce sont des aspects auxquels la Chine prête attention : il faut bien connaître les marchés sur lesquels on veut vendre. Il ne suffit pas de repérer des acheteurs. N'importe qui peut le faire. Sur ce plan économique, il n'y a donc pas de barrière à l'entrée. Il faut comprendre ce que vous avez à offrir et les marchés sur lesquels vous vous concentrez, pour renforcer votre savoir-faire avant que quelqu'un de votre région ou d'un autre pays ne débarque en disant : « Tiens, voilà un marché intéressant. »

« Je pourrais faire ça. Très bien. Je peux repérer les bonnes personnes et être compétitif. » Ils ne veulent pas que leurs produits spécialisés deviennent des produits banalisés. C'est comme le café, le vin et ce genre de choses. Vous savez, plus on s'y connaît, plus on sait faire la différence, et plus nos goûts nous orientent vers des choix qui favorisent les petites et moyennes entreprises capables de répondre aux besoins de vastes marchés ou de marchés de niche. Et cela pourrait ouvrir au monde un nouvel océan de possibilités. Ils font avancer les choses dans ce sens. Mais ils veulent que les gens comprennent mieux les marchés. Ils organisent cette Exposition internationale des importations de Chine. C'est la seule au monde. Et plus de cent mille personnes venues de pays du monde entier y participent. Vous savez, la Chine ne vient pas leur vendre ses produits.

Ils disent : « Alors, qu'est-ce que vous avez à nous vendre ? » Et cela débouche sur des contrats de plusieurs milliards de dollars. Cela permet aussi à de petites et moyennes entreprises du monde entier de venir en Chine et de mieux comprendre le pays. Le dernier élément absolument indispensable, c'est une forme d'accord pour que, quand vous exportez vers un pays, au lieu d'avoir cinquante normes différentes pour exporter, disons, du miel, en raison des procédés de transformation, vous n'en ayez qu'une seule. Une norme qui vous permette d'accéder à cinquante, cent marchés, peu importe. Ce serait formidable si l'initiative des nouvelles routes de la soie permettait cela. Cela représente près de cent quarante pays. S'ils avaient des normes, des règles, des réglementations et des exigences de sécurité uniformes, il ne s'agirait pas de les revoir à la baisse. Il s'agirait simplement de dire : « Est-ce qu'on ne peut pas s'accorder sur le fait que c'est le minimum nécessaire pour garantir la sécurité des produits ? »

Et si vous y arrivez, tout à coup, vous libérez un formidable potentiel de productivité. Les gens sont rémunérés directement, à la base, en éliminant les intermédiaires, oui, mais ce sont les gens eux-mêmes qui gagnent réellement de l'argent. Cet argent se traduit par un revenu disponible, qui représente une part énorme de l'économie mondiale aujourd'hui. Rappelez-vous, j'en ai déjà parlé. Il y a les besoins essentiels. J'ai besoin de nourriture, d'eau, d'un toit, ce genre de choses. Ensuite, il y a ce qu'il faut pour que les gens puissent vivre ensemble. Il y a aussi les égouts, l'eau, les routes, les télécommunications, les emplois, les possibilités de se spécialiser, ce genre de choses. Mais ensuite

— et c’est ce à quoi nous sommes confrontés avec la révolution numérique —, il y a les robots et la capacité de l’intelligence artificielle à rassembler d’énormes quantités d’informations et à nous fournir des idées et des réponses que l’on peut regrouper et mettre en parallèle.

Avant, c’étaient des gens qui faisaient ça. Maintenant, un ordinateur peut le faire. Ça ne veut pas dire que c’est la fin du monde. Ça veut dire que si on répartit les gains de productivité que ça génère, davantage de gens auront une vie meilleure. On pourrait avoir une semaine de travail de trois jours et demi, en partageant les postes, en gros. On aurait alors une économie qui tourne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Il y aurait trois équipes qui se relaient, avec des gens qui travaillent dans chacune d’elles. Donc, peu importe vos horaires de travail, tout reste ouvert. Et vous pouvez ainsi profiter de la vie, que vous travailliez en journée, en soirée ou tôt le matin. Ça permettrait de développer beaucoup plus d’activités. Et ça augmenterait aussi le nombre d’emplois disponibles.

Mais cela voudrait aussi dire que, pendant trois jours et demi, vous pourriez vous reposer, vous détendre et vous consacrer à d’autres activités, qui coûtent généralement un peu d’argent. C’est du revenu disponible que vous êtes libre de dépenser ou non, comme vous l’entendez. Mais tout cela n’est possible que si nous pensons pouvoir changer. Si nous pensons que tout est gravé dans le marbre, nous n’irons nulle part. Si nous pensons que les marchés ne servent qu’à extraire de la valeur, ce sera forcément la foire d’empoigne. Mais si nous pensons qu’il existe des possibilités, nous pouvons apprendre et changer, nous adapter, faire mieux et développer des choses. Oui, je pense que l’avenir est prometteur.

Et c'est en grande partie ce qui échappe aux gens quand ils lisent, vous savez, ces commentateurs qui cherchent à prêter toutes sortes d'intentions malveillantes et terribles au gouvernement chinois. Si le gouvernement chinois était ne serait-ce qu'un centième aussi mauvais que le dit la presse occidentale, il n'existerait plus. Les gens se seraient révoltés, non ? Je veux dire, éliminer l'extrême pauvreté, ça ne ressemble pas à ce que ferait un gouvernement dictatorial déterminé à opprimer la population. Et pourtant, c'est toujours ce discours qu'on nous sert. Donc, le décalage est bien là. Je veux dire, quiconque vient en Chine se rend soudain compte qu'on lui a menti. Et je ne dis pas qu'on l'a induit en erreur : je dis qu'on lui a menti. Les gens regardent autour d'eux et voient les progrès accomplis et la façon dont la population vit.

Le fait est qu’une femme seule peut se promener à quatre heures du matin sans avoir peur de quoi que ce soit. Ça n’existe tout simplement pas ailleurs. Et ça, c’est un gouvernement qui agit, pas un gouvernement qui donne des consignes. « Si je ne peux pas vous protéger, achetez une arme. » Nulle part en Chine, vous n’entendrez quelqu’un dire ça. Là-bas, on dit que c’est au gouvernement de créer un environnement sûr, d’offrir des perspectives, une éducation et le nécessaire pour vivre, tout en laissant aux gens un espace pour se mesurer les uns aux autres et créer de nouvelles choses. Et ça fonctionne bien pour la Chine. Je ne comprends tout simplement pas pourquoi nous n’étudions pas ce modèle pour voir ce que nous pouvons en tirer afin de renforcer notre population et notre système.

## #Glenn

Eh bien, il y a aussi cette couverture médiatique. Non seulement elle est erronée, mais elle manque d'objectivité. On sent, entre les lignes, cet espoir ardent, presque désespéré, de voir la Chine échouer. Ça devrait nous inciter à porter un regard un peu plus critique sur ces reportages. Mais quand vous parlez de trouver un modèle économique qui n'encourage pas à trop ponctionner les marchés, je pense qu'on tombe vite dans l'idéologie. Le premier réflexe, c'est de se dire : « C'est la Chine communiste ; nous, nous avons des marchés libres. » Voilà généralement le cadre idéologique dans lequel on finit par s'enfermer. Pourtant, ce dont vous parlez, c'est bien ce dont parlaient les capitalistes industriels en Occident au dix-neuvième siècle. C'est ce dont parlaient les premiers économistes libéraux occidentaux.

John Stuart Mill, David Ricardo, Adam Smith… Au fond, ils disaient tous ce que vous dites : il faut éviter de prélever trop de richesses sur l'économie. Surtout les rentiers, ceux qui ne contribuent pas au processus de production : le fait qu'ils puissent, vous voyez, en tirer des milliards, c'est quelque chose de négatif. Et ils insistaient toujours, comme nous en avons déjà discuté, vous et moi, sur la nécessité de consacrer cette richesse à la société ou, pour reprendre le vocabulaire socialiste, à la collectivité. Je veux dire, même dans The Wealth of Nations, Adam Smith défend l'idée qu'il faut tous ces investissements publics pour construire les infrastructures — les ponts, les routes, les ports —, mais aussi pour assurer l'éducation. Une fois que ces infrastructures sont en place et que la collectivité a bâti un système éducatif solide, cela améliore le niveau de vie de toute la société et rend aussi le pays plus compétitif.

Alors, cette idée qu'il faudrait absolument opposer de façon stricte : « Non, non, non, c'est la responsabilité individuelle qui compte », et le collectif… Et, vous savez, je ne cherche pas à m'en prendre aux Américains sur la question de la responsabilité individuelle, parce qu'il faut reconnaître cette qualité chez eux : ils mettent vraiment l'accent sur la responsabilité individuelle. Mais ce n'est pas la seule chose qui compte. Ce n'est pas la seule variable. Ce n'est pas la solution miracle. Et c'est justement tout le propos d'Adam Smith. Si vous laissez les marchés dicter toutes les règles, vous obtenez une efficacité maximale du marché. Mais il n'a pas dit que c'était la seule variable à prendre en compte. Donc, pour revenir à ce que vous disiez sur les originalistes, ou sur l'idée que tout serait déjà clairement écrit sous forme de doctrines universelles, je trouve cela très destructeur. Avez-vous une dernière réflexion sur la Chine, ou sur un autre sujet, avant que nous terminions ?

## #Einar Tangen

Oui, je veux dire, la Chine étend très rapidement l'utilisation du renminbi. Ce n'est pas pour concurrencer le dollar. C'est une solution de rechange, parce que les États-Unis ont fait du dollar une arme. Et malheureusement pour les États-Unis, ce n'est pas bon signe. Le rôle du dollar américain dans les échanges mondiaux nous a permis de continuer à financer notre dette, d'accord ? Il nous a permis d'emprunter à des taux bas, et Washington s'en est servi pour financer des guerres et toutes

sortes d'autres choses. Mais rien ne semble y faire. Aujourd'hui, nous avons une dette énorme, à laquelle nous ajoutons deux mille milliards de dollars par an, à cause des taux auxquels nous empruntons aujourd'hui. Quand on refinance une dette, on ne la rembourse pas.

Vous allez devoir emprunter à nouveau cette somme. Et si vous faites ça tout en empruntant davantage, vous allez payer un taux d'intérêt plus élevé. Aujourd'hui, il a plus que doublé par rapport à ce qu'il était, autour de 2 %. On est maintenant à 5 % pour les obligations à dix ans. Ce n' est pas tenable. Nous avons un budget de 7 500 milliards de dollars. Chaque année, nous empruntons 2 000 milliards de dollars. Et sur les 5 000 milliards de dollars de recettes que nous percevons, près de 58 % sont consacrés à des questions de sécurité, que ce soit l'armée, la sécurité intérieure ou, vous savez, la Fondation nationale pour la démocratie.

Ce n'est que trois cent trente millions, mais c'est allié à d'autres entités qui injectent des milliards pour provoquer des changements. Vous savez, soi-disant pour améliorer les pays en les rendant plus semblables au nôtre. Mais malheureusement, pour y parvenir, nous estimons devoir soutenir des dictateurs et des régimes génocidaires. Donc, je veux dire, beaucoup trop d'argent part dans des secteurs non productifs. C'est l'image du beurre et des canons, en économie. Et le reste du monde réagit en disant : « Vous avez fait du système une arme. Vous vous en servez contre des pays, et ça ne peut pas durer. »

Nous allons trouver d'autres solutions. Aujourd'hui, on vous sourit peut-être, mais une fois de retour au bureau, on cherche comment éviter d'être dominés par le dollar américain, surtout quand on a quelqu'un d'aussi imprévisible que Trump. Un jour, c'est une chose ; le lendemain, c'en est une autre. Donc, ça ne sert pas les intérêts des États-Unis, mais ce n'est pas une stratégie de la Chine pour déstabiliser l'Amérique. C'est simplement une question de survie. Et ces mêmes idées, comme je l'ai dit, sont mises en pratique partout dans le monde. Tous les pays se penchent sur la question. Je parle tout le temps avec des ambassadeurs, et je leur demande : « Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Ils disent : « Bon, il faut, vous savez, être réalistes et prévoir des solutions de secours et des alternatives. » Mais ces alternatives auront de graves répercussions, parce que vous avez déjà vu ce qui s'est passé hier. Beaucoup de gens commencent à se demander si ce n'est pas surévalué. Quand cette valeur baissera, je sais que ce groupe ira voir le gouvernement américain pour lui dire : « Nous sommes trop gros pour faire faillite. Nous sommes trop importants pour faire faillite. Vous devez nous renflouer. » Mais entre-temps, les gens auront perdu énormément d'argent. Et en même temps, gardez à l'esprit que l'économie américaine semble bien se porter — plus de trois et demi pour cent de croissance — sauf que deux virgule un pour cent de cette croissance...

Je veux dire, sur ces trois virgule cinq pour cent, deux virgule un points sont en fait dus aux investissements dans ces centres de données et ce genre de choses, qui sont un sujet brûlant en ce moment. Donc, si on les retire, tout d'un coup, la croissance américaine devient extrêmement faible. Et si ça arrive, elle sera, en gros, au même niveau que celle de la plupart des pays européens. Et,

vous savez, ça aura forcément un effet sur les taux d'emprunt, parce que tout le monde va évaluer la solvabilité des États-Unis. Et si le pays n'est pas le leader mondial de l'intelligence artificielle, qu'a-t-il à offrir ? Il a des atouts, mais est-ce suffisant pour soutenir une dette de quarante mille milliards de dollars, qui continue de grossir, dans un pays divisé sur les plans politique, social et économique ?

## #Glenn

Eh bien, Einar, c'est toujours un grand plaisir. Merci. Merci, Glenn.

## #Einar Tangen

Je vous souhaite le meilleur. Et comme je l'ai dit, j'espère que cette période passera et que les gouvernements comprendront que des gens comme vous, qui analysent les choses à la lumière de l' histoire, ont une place importante dans le débat, qu'ils soient d'accord avec vous ou non. Vous ne cherchez pas à faire s'écrouler le monde. Vous essayez simplement de dire : écoutez, il existe d' autres voies que ce retour en arrière, que cet attachement à un passé qui n'a jamais fonctionné, pour ensuite prétendre que ce serait, d'une façon ou d'une autre, l'avenir.